

Szia, je t'aime!



Daniel Otago

Daniel Otago

Szia, je t'aime !

© Daniel Otago, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3487-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon Papa qui fut mon premier lecteur.
À mes deux héroïnes préférées.

Chapitre 1

3 euros. À 16H30, c'était tout ce que j'avais pu récolter. J'avais eu droit à quelques sourires, mais aussi à ce genre de regard qui me faisait comprendre que je n'avais rien à faire ici. Exactement comme ceux que l'on m'avait lancé dans mon pays, il y a quelques mois.

En quittant notre Hongrie, nous avons roulé quelques temps avec Papa, espérant nous installer en Autriche puis en Belgique. Nous avons par deux fois essuyé un refus. Puis nous étions arrivés dans le nord de la France, à Lille. Une ville dominée par la pluie et les vents, peuplée de jeunes étudiants qui passaient leur temps à faire la fête. Hormis quelques hurluberlus qui nous violentaient de temps à autre, je trouvais la plupart des lillois sympathiques. Pas seulement ceux qui me donnaient de l'argent lorsque je demandais l'aumône le long du Boulevard Louis XIV. J'avais appris à travers la manche que la meilleure récompense n'était pas toujours la pièce de monnaie. Un regard, un sourire, des bonbons, des vêtements, et même une fois un jeune homme titubant m'avait donné son IPOD. Avec le chargeur en prime !

Depuis que nous étions arrivés ici je ne songeais qu'à une chose : retourner en Hongrie. Chaque jour je pensais à maman. Chaque jour j'espérais, et je...

— Luka ! Luka ! Arrête de rêver bon sang, le feu passe au rouge !

— Oui je m'en occupe !

Celui qui me rappelait à l'ordre, c'était Django. Je ne l'aimais pas trop, surtout parce qu'il n'appréciait guère mon père. Nous vivions en fratrie et ce genre de conflits arrivait souvent.

À chaque fois que les voitures s'arrêtaient, c'était la même routine. Je sortais de ma botte magique mon plus beau sourire forcé, parfois je tentais la posture du malheureux. Dans les deux cas cela ne marchait quasiment jamais. En longeant les voitures, croisant le regard des conducteurs et passagers, je savais exactement

qui était susceptible d'avoir pitié et de me donner quelque chose. Première voiture, une BMW série 6 vitre teintée. Aucune chance. Et pourtant la fenêtre s'ouvrit. Une femme avec un pot de peinture sur le visage me tendit une pièce de 2 euros ainsi que deux pains au chocolat.

— Tiens mon grand, bonne journée

— Merci M'dame »

Je ne parlais pas du tout français en arrivant ici. Mais à force de pratique, je faisais désormais des progrès presque quotidiens. Les cours de français donnés chaque semaine par Papa m'aidaient aussi grandement. En tout cas quelle surprise d'avoir récolté autant d'argent d'une aussi belle voiture. Généralement les gens roulant dans ce genre de voiture ne faisaient pas partie de mes plus importants donateurs.

La troisième voiture, une Renault Laguna, était conduite par une habituée de ce feu rouge. La vieille bonne femme ne donnait jamais une pièce et même s'il avait fait 40 degrés dans sa voiture, elle n'aurait pas ouvert la fenêtre. Elle me fixa longuement, certainement pour s'assurer que je n'allais pas toucher son véhicule, pendant que je me dirigeais vers la voiture suivante.

Seat Ibiza, rien.

Une jeune étudiante qui roulait en Clio me donna 50 centimes. C'était bientôt le feu vert mais il me restait assez de temps pour en faire une dernière. C'était une berline Volkswagen, classe mais sans prétention. À l'intérieur, une jolie dame d'environ 35 ans tapotait sur son volant. Elle semblait impatiente. Elle me regarda une fraction de seconde, puis détourna les yeux. Tant pis. Je contournais la voiture par l'arrière pour retourner vers Django. Le feu passant au vert, je regardais une dernière fois la Volkswagen, qui étrangement faisait vrombir son moteur. Je revins à ma place et m'assis lentement, tout en fixant le véhicule qui démarrait en trombe. C'est alors que sur la banquette arrière, je remarquais qu'une fille aux cheveux blonds me souriait.

Chapitre 2

Je n'avais pas vraiment envie d'aller en cours aujourd'hui.

— Maman, j'ai vraiment mal à la tête ! S'il te plaît, laisse-moi ici !

— Ma fille, tu sais très bien ce qui va se passer : tu vas gentiment mettre tes chaussures, et puis on va y aller. Ne m'énerve pas ce matin, ce n'est vraiment pas le moment.

Maman avait toujours l'air calme, même lorsqu'intérieurement elle était en ébullition. Elle me fixa intensément et détectant cette lueur de détermination caractéristique dans ses yeux, je savais alors que je n'avais plus le choix. Je m'exécutais lentement et priais pour qu'un événement inattendu vienne interrompre ce désagréable moment. Une guerre nucléaire ou plus modestement une panne de voiture pouvait très bien faire l'affaire.

Quelques minutes plus tard, nous embarquions à bord de la Volkswagen. Le soleil se levait discrètement, certainement fatigué de cette pluie fine qui l'avait tenu caché deux jours durant. Maman resta silencieuse durant le trajet, sans doute encore contrariée par ma tentative d'esquiver l'école.

Le chemin vers l'école n'était à mes yeux qu'une longue et habituelle succession de lignes droites et de virages sans saveurs. Après être passés par le périphérique, nous prenions cette même sortie qui nous menait au feu rouge du Boulevard Victor Hugo. Ce matin-là, nous étions bien placés au feu, en quatrième position derrière une Renault Clio.

— Vas-y maman, accélère au vert ! On peut les griller sur le rond-point !

— Tu crois ? Humm... d'accord... accroche-toi bien Gabi !

C'était un des rares délires, un plaisir partagé avec ma mère. La vitesse, les démarrages et les dépassements. Je la regardais tapoter son volant tout en rejetant ses cheveux en arrière. Dans ces moments-là, elle ressemblait à une actrice. Elle se cala bien au fond du siège, alluma une cigarette, changea de

chanson puis augmenta le volume. Le morceau de techno berlinoise qu'elle avait choisi inonda alors l'habitacle de la voiture, annonçant par la même occasion l'imminence de la manœuvre.

— Tu vas toutes les griller maman ! T'es la meilleure !

Et c'était vrai. En dépit d'une puissance limitée par les 80 chevaux de notre « carette » comme elle aimait l'appeler, ma mère était une vraie pilote. Ses amies la surnommaient « la tarée de la pédale ». Elle avait intégré au centième de seconde près le moment où le feu passait au vert, elle savait appuyer sur l'accélérateur quand il le fallait, et se faufiler habilement entre les voitures, encouragée par les clacksons et hurlements des automobilistes frustrés de s'être fait dépasser. Son calme légendaire participait beaucoup de la maîtrise qu'elle avait sur l'engin.

— À ton avis, je prends au centre ou sur les extérieurs ?

— Si j'étais toi maman, je prendrais sur les extérieurs, même si on ne l'a jamais fait ici, le rond-point est assez grand pour que tu aies le temps de les doubler.

— Bien reçu généralette

Dans ce concerto pour moteur à explosion, j'étais le chef d'orchestre. Ma mère attendait mes instructions et les respectait à la lettre. En règle générale, c'était payant.

Je m'installais confortablement, en attente du départ. Je pensais déjà aux regards interloqués des passants et automobilistes lorsque la Volkswagen jaillirait des starting blocs. Le regard contre la fenêtre, perdue dans mes pensées, j'attendais. Puis je l'ai regardé...

Chapitre 3

Je l'ai regardé. Il avait l'air heureux. Et triste en même temps. Il m'a fait un signe de la main et j'ai souri. Je me suis retourné, et je l'ai suivi du regard jusqu'à ce que notre voiture soit hors de portée de son visage.

— Voilà ! Mission accomplie ma puce ! C'est fait ! T'as vu la tête de la vieille ? J'espère ne jamais la recroiser... Gabrielle ? Gabrielle ?

— Euhhh...Quoi ?

— Oh non ! ! Ne me dis pas que tu as rêvé pendant ma prouesse, c'était du grand art !

— Non, non maman, euhh c'était génial...J'ai simplement mal à la tête ce matin.

— Gabi, ne recommence pas s'il te plaît, tes jérémiades ne serviront à rien. Je t'emmène à l'école, un point c'est tout.

Le court moment de partage était désormais terminé. La maman stricte avait désormais repris la place qui était pour un instant celle de la pilote délurée que j'admirais tant. Je repensais alors au garçon aperçu quelques instants auparavant : il avait l'air rêveur, tout comme moi. Cet échange de regard m'inspira immédiatement un dessin.

Nous arrivâmes rapidement devant mon école dont je franchis l'entrée après avoir embrassé ma mère. Mes camarades s'agitaient bruyamment dans la cour de récréation, tandis que je filais m'installer dans un coin, à l'abris de ces jeux brutaux dont je n'étais pas fan. Une fille un peu enrobée du nom de Lucie s'approcha de moi, puis me montra ses dessins réalisés la veille. Je sortis également les miens, puis nous discutâmes quelques minutes, chacune tentant d'expliquer ses œuvres. Soudain, le silence se fit dans la cour de récréation. Je relevais la tête et aperçu mes camarades sagement rangés devant l'entrée des classes. Une silhouette était apparue dans l'encadrement de la porte. Une dame à

l'air sévère et aux cheveux blancs comme neige se tenait là. C'était Madame Verhaeghe, ma maitresse, l'une des personnes que je détestais le plus au monde. Après un rapide coup d'œil à l'impeccable file d'attente que formait mes camarades, elle se dirigea vers Lucie et moi puis s'arrêta à environ deux mètres de nous, nous intimant par un signe de tête de bien vouloir rentrer dans le rang. Nous suivîmes le groupe en silence. Au moment de pénétrer dans la classe, la maitresse me saisit par le bras, me lança un regard glacé tout en murmurant à mon oreille :

— J'espère que cette fois, je ne suis pas le personnage central de tes horribles dessins. Montre-moi tout ça, Gabrielle.

Je m'exécutais. Ce que la maîtresse ignorait, c'est que j'avais réalisé quelques esquisses sans importance, dessinées dans l'unique but de la berner. Je les sortis de mon sac et lui remis le paquet. Elle les regarda un à un, puis reporta son regard sur moi, essayant en vain de me percer à jour. D'un mouvement elle se retourna et pris la direction de la salle de classe.

« Je t'ai eu » ai-je pensé à cet instant, tout en passant la main dans le fond de mon sac pour tâter mes dessins achevés.

En un éclair, la maitresse s'était retournée. Elle me fixait de nouveau, puis dit, d'une voix gelée :

— Fais-moi voir ton sac !

Elle avait lu dans mes pensées, ce n'était pas possible autrement ! Je m'exécutais. Elle fouilla rapidement mon sac, et d'un geste presque triomphant en tira plusieurs feuilles de papier, les observa quelques secondes, puis conclut d'une voix monotone :

— Au coin Gabrielle

Je m'exécutais tout en maudissant cette satanée maitresse.